

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

— o o o —

### AFRIQUE MÉRIDIONALE

#### STATION DE BÉRÉE.

*Lettre de M. MAITIN, écrite sous la date du 9 décembre 1859.*

Un réveil. — Premiers signes. — Deux femmes et leurs maris. — Un jeune homme. — Une jeune fille et son père. — Baptême. — Résumé, etc.

Messieurs et très honorés frères,

Vous avez sans doute admiré les voies de la Providence dans les circonstances qui nous ont retenus à Bérée, au moment où nous nous disposions à quitter ce poste avec le regret, non d'y avoir travaillé pendant tant d'années, mais d'y laisser si peu de traces de nos travaux, et sans avoir même l'espérance qu'une fois abandonnée par nous, la station pourrait être reprise par d'autres missionnaires. La plupart des membres de notre petite Eglise auraient quitté en même temps que nous, et alors quel encouragement aurait-on eu à reprendre une œuvre qui aurait offert si peu de chance de succès? Vous avez compris, chers directeurs, ce qu'aurait eu d'affligeant pour nous et pour l'œuvre en général la

nécessité de céder aux difficultés qui semblaient paralyser nos efforts. Nous pensions cependant que le Seigneur nous appelait à subir cette épreuve, et nous lui demandions la grâce de le servir avec plus de succès sur une autre station, que nous considérions déjà comme le champ qu'il nous avait destiné, quand tout-à-coup des faits inattendus sont venus changer notre position.

La dernière fois que je vous écrivis, chers directeurs, le mouvement qui se manifestait à Bérée n'était pas encore de nature à me donner de grandes espérances. Je signalais comme encouragement une augmentation assez sensible dans le nombre de nos auditeurs et quelques conversions. Depuis lors, le Seigneur nous a donné de nouveaux témoignages de sa puissance et de sa bonté. L'Esprit de Dieu a soufflé sur les ossements desséchés, et nous avons eu le bonheur de voir un beau réveil s'opérer au milieu de nous. Pendant les quatre derniers mois, soixante-cinq personnes sont venues confesser leurs péchés, demander des instructions particulières et exprimer leur désir d'appartenir au Seigneur. Sur ce nombre, cinquante-cinq ont été admises dans la classe des candidats, après avoir donné des preuves du changement que l'Évangile a opéré en elles. Il y a eu quelque chose de bien saisissant dans les manifestations de l'œuvre de l'Esprit saint chez la plupart des personnes qui ont été converties. Ainsi, dans le petit village de Sékese, pendant des mois, et toutes les nuits, on entendait, en huit ou dix endroits différents, des gémissements accompagnés de supplications, de prières qui se prolongeaient des heures entières. De notre demeure, nous avons entendu des âmes confesser leurs péchés et implorer la miséricorde de Dieu. Ai-je besoin d'ajouter que dès-lors les mœurs de ce petit village ont entièrement changé, et que maintenant, au lieu de se réunir pour s'enivrer ou danser, comme on le faisait précédemment, on s'assemble, en sus des réunions sur la station, tous les soirs

pour s'édifier et faire la prière en commun. Treize personnes de ce village ont été reçues presque en même temps dans la classe des candidats.

Dans un village, à environ une lieue de la station, un membre de l'Eglise, Esaïe Séele, tenait, d'après mes conseils, une réunion journalière de prières. Malgré ses invitations, elle ne fut suivie pendant quelque temps que par les membres de sa famille. Un jour, cependant, deux personnes, connues comme les plus grands ivrognes de l'endroit, y assistèrent. Dès le lendemain, la conviction de leur état de péché et de condamnation les amena à s'humilier et à demander avec larmes au disciple de Jésus ce qu'elles devaient faire pour éviter le jugement de Dieu. Abandonnant leurs compagnons de débauche, elles vinrent aux services du dimanche, et la semence du royaume des cieux, tombant dans des cœurs bien préparés, produisit incontinent des fruits de régénération. Le changement opéré en elles fit sensation dans le village. La réunion fut fréquentée par un plus grand nombre de personnes, et bientôt deux femmes, touchées par la grâce de Dieu, se convertirent. Leurs maris apprirent qu'elles venaient me parler de leur âme, se fâchèrent, et leur défendirent de fréquenter les réunions. Les menaces ne produisant aucun effet, ces deux hommes allèrent un jour, armés de bâtons, chercher leurs femmes à la réunion. Quand ils arrivèrent on faisait la prière, et par respect pour Esaïe, qui les avait secourus pendant les temps de famine, ils attendirent qu'on eût fini; mais avant que la prière fût terminée, l'un d'eux, frappé de ce qu'il entendit, changea de sentiment et retourna à la maison. Le même jour, il demanda à Malitseko (c'est le nom de sa femme) ce qu'elle savait des choses de Dieu et ce qu'elle avait éprouvé. Le lendemain, il assistait avec elle à la réunion, et six semaines plus tard, lui aussi fut ajouté au nombre des candidats. La foi naissante de Ntsatsi (c'est le nom de l'autre femme) devait être plus long-

temps éprouvée. Molépe est polygame, et comme Ntsatsi est sa seconde femme, il n'ignore pas que, devenue chrétienne, elle ne pourra plus continuer à vivre avec lui. Voilà la raison qui le porte à user de rigueur pour empêcher cette jeune femme de devenir chrétienne. Non content de la frapper quand elle avait été à une réunion, il se constitua en quelque sorte son geôlier, et pendant trois semaines il la garda à vue, l'empêchant non-seulement d'avoir des rapports avec des personnes pieuses, mais encore de prier en particulier. Un jour Molépe, s'adressant à sa première femme, lui dit : « Toi, tu peux aller à la réunion, je ne t'empêche pas de te convertir. » Elle y alla en effet, et le Seigneur toucha son cœur. Molépe devint alors furieux. Malibusing (cette première femme), maltraitée par lui, se sauva couverte de blessures et se tint deux jours cachée dans les rochers. Enfin elle vint me parler, et je l'engageai à retourner chez son mari. Je craignais que la pauvre Ntsatsi n'eût été vaincue par les mauvais traitements de Molépe. Mais non, la nuit précédente elle avait eu l'agréable surprise d'être réveillée par une voix qui priait. C'était Molépe qui se condamnait et qui demandait à Dieu d'avoir pitié de lui. Dès lors, les deux femmes ont été libres de servir le Seigneur, et Molépe, sans s'être encore prononcé, suit régulièrement les réunions.

Dans le même village, il y a environ trois mois, un jeune homme, qui résidait à six lieues d'ici, passait la nuit sous le toit d'Esaië. Il avait assisté au culte du soir, et le lendemain il eut un entretien avec l'un des nouveaux convertis. La journée se passa, et Letsielo se retrouva encore à la prière du soir. Pendant la nuit il sortit de la maison. On l'entendit rentrer en poussant des soupirs. Esaië lui demanda s'il était malade. Le jeune homme lui répondit qu'il avait été extrêmement frappé la veille, parce que, pendant son sommeil, il avait entendu une voix qui lui disait : « Lève-toi et prie. » Réveillé, ce n'est qu'un rêve, se dit-il, et il tâcha de se ren-



dormir. Une seconde fois, il rêve qu'on lui dit : « Letsielo, lève-toi et prie incontinent. » Le sommeil l'ayant abandonné et se sentant malheureux, il était sorti pour prier. La bonne nouvelle du salut par Jésus lui fut annoncée. « Les choses que j'entends sont si grandes, dit-il, que je désire rester quelques jours avec vous pour apprendre à les connaître.

Deux jours se passèrent, et un nommé Maposha arriva dans le village d'Esaië. Il entendit Letsielo parler de sa vie passée et de son désir de servir Dieu. Incontinent, le léger Maposha devint sérieux et demanda à être instruit des choses de Dieu. Tous deux me furent amenés. Letsielo partit pour aller annoncer à sa famille qu'il ne pouvait plus vivre loin de la station, et la même semaine il revint s'établir dans le village d'Esaië. Aujourd'hui, j'ai la joie de préparer ces deux intéressants jeunes hommes à recevoir le sceau des croyants.

Le Seigneur est admirable dans les moyens dont il se sert quelquefois pour amener des âmes à la connaissance du salut. Il y a environ quinze mois que nous remarquâmes une jeune fille, de dix à onze ans, venir tous les dimanches aux services. Nous nous informâmes auprès de nos gens d'où elle venait et à qui elle appartenait. Personne ne la connaissait. Mme Maitin lui parla, et nous apprîmes qu'elle avait été quelque temps sur la station de M. Cochet, où elle avait appris à chanter des cantiques. A l'époque de la guerre des Boers, ses parents étaient venus s'établir dans un village à deux lieues de la station. Elle nous dit que son père était malade, et sans doute pour nous inviter poliment à le visiter, elle ajouta qu'elle croyait qu'il serait bien content d'entendre parler des choses de Dieu, qu'il était bien bon, qu'il ne l'empêchait pas de venir le dimanche. Nous visitâmes Sébolaï et nous le trouvâmes en effet bien malade, malade d'une maladie incurable, mais commençant à sentir que son âme avait besoin d'une médecine dont il avait déjà entendu parler. Il nous dit que sa petite Magali aimait beaucoup l'Évangile

et qu'elle avait été très malheureuse quand elle fut éloignée de l'endroit où elle aimait à s'instruire. « Lorsqu'elle apprit, ajouta-t-il, qu'il y avait une station dans le voisinage, elle nous supplia de lui permettre d'aller aux services du dimanche. Mais comme personne du village n'y allait et que je trouvais la distance trop grande, je ne voulais pas lui accorder un dimanche. Elle a tant pleuré et supplié qu'à la fin je lui dis : Eh bien, va, tu te lasserai. Elle ne s'est pas lassée et elle nous parle toujours des choses de Dieu. » — Cette enfant, nous ne pouvons en douter, appartient au Seigneur, et, malgré sa jeunesse, nous n'avons pu résister à son désir d'être admise parmi les catéchumènes. Je n'ajouterai qu'un mot à son sujet, c'est qu'elle a été dans la main de Dieu un instrument pour amener son père et sa grand'mère à la connaissance du salut. Les deux se sont reconnus pécheurs et ont embrassé l'Évangile. La mère de Magali ne tardera pas, j'espère, à donner son cœur à Dieu.

Je ne sais si les amis des missions ont conservé le souvenir de la mort édifiante d'une mère chrétienne, nommée Rachel. Il y aura bientôt deux ans qu'en vous communiquant quelques détails relatifs à ses derniers moments, j'exprimais l'espoir que ses enfants marcheraient sur ses traces. Grâce à Dieu, la voix de la mère revit en eux, et ils se préparent tous les trois à entrer dans l'Église chrétienne. Le mari de Rachel est encore païen, mais il approuve ses enfants et lui-même écoute la prédication de l'Évangile. Il connaît la vérité, mais son cœur n'est pas encore changé.

L'Évangile a aussi remporté quelques victoires dans le village de Mayara. Mais ici est le côté sombre du tableau. Les personnes influentes de l'endroit sont opposées à la vérité, et malheureusement elles ont, pour le moment du moins, arrêté les progrès du réveil dans ce village; elles ont même détourné de la bonne voie quelques âmes. On est allé si loin, que le dimanche et les jours de réunion (celle des caté-

chumènes) on a attaché des femmes pour les empêcher de se rendre aux instructions religieuses. C'est, en particulier, la veuve de Mayara qui pousse les maris à persécuter leurs femmes. Cette femme qui, autrefois, était membre de l'Eglise de Morija, et qui retomba dans le paganisme en devenant la femme du fils de Moshesh, ne peut pas supporter de voir des personnes se convertir autour d'elle. Cependant, là aussi, l'Évangile a des témoins. La lutte est soutenue par quatre candidats et deux membres de l'Eglise. Ces derniers ont reçu le sceau du baptême, avec quatre autres personnes, le 9 du mois d'octobre dernier. Cette cérémonie avait amené sur la station une foule de personnes qui parurent prendre un vif intérêt à ce qui fut dit et fait. L'Eglise de Thaba-Bossiou et la famille missionnaire nous donnèrent un témoignage de leur affection en s'associant à nous pour célébrer cette fête chrétienne. En voyant Mokitlanyané et sa femme, assis à côté l'un de l'autre, heureux de se consacrer au Seigneur par le baptême, je me rappelai, et j'en fis mention dans mon discours, que plus de trois ans auparavant ce même Mokitlanyané venait toutes les semaines de chez Mokhobalo passer le samedi, le dimanche et le lundi chez nous pour apprendre à lire. Il ne faisait pas de progrès, malgré ses efforts persévérants. Un jour il me dit : « Je ne peux pas apprendre parce que je vis parmi des gens qui n'aiment pas Dieu. Tous les jours ils veulent m'entraîner à faire comme eux, et alors même que je refuse, leurs danses m'étourdissent. Il faut que je vienne demeurer où je pourrai être instruit. J'en ai déjà averti mon chef ; mais il s'oppose à mon projet, et ma femme ne veut pas me suivre. » D'après ce que je compris, les paroles du Psaume I<sup>er</sup> avaient fait une profonde impression sur lui. Il craignait de périr dans la voie des pécheurs, et soupirait après le bonheur promis à ceux qui prennent plaisir à la loi de l'Éternel ; mais il ne croyait pas qu'il pût connaître et aimer cette loi en restant où il était. Il vint donc s'établir seul à

Bérée. Le chef ne lui permit pas d'emporter ce qui lui appartenait, et les parents, d'accord avec sa femme, retinrent celle-ci et ses enfants. Plusieurs mois se passèrent, pendant lesquels Mokitlanyané essaya inutilement d'obtenir que sa femme vînt vivre avec lui. Enfin, un jour elle vint voir son mari, mais sans amener les enfants. Elle consentit à rester sur la station, mais elle ne voulait avoir aucun rapport avec les chrétiens et surtout elle fuyait la maison de prière. Qui l'aurait cru ? Cette même femme se convertit et devint un stimulant pour son mari qui, par humilité, je le crois, hésitait à confesser sa foi, autrement que par une conduite toute chrétienne. — C'est un devoir pour moi, en parlant des personnes qui ont été dernièrement reçues dans l'Eglise chrétienne, de mentionner Nchokoane et sa femme, parce qu'ils se considèrent comme les enfants de M. Casalis. La semence que mon bien-aimé frère, le directeur de la Maison des missions, avait répandue dans ces jeunes cœurs, quoiqu'elle soit restée longtemps comme ensevelie, n'a pas péri. Elle porte maintenant des fruits qui nous réjouissent. Peterose Nchokuane m'est devenu un aide précieux, soit à l'école du dimanche, soit dans le village de Mayare où, malgré l'opposition, il tient tous les soirs une petite réunion de prière.

Un jeune homme et une jeune fille, que nous ne comptons plus parmi nous comme des fruits de l'Évangile, ont été recueillis, je l'espère, dans l'assemblée qui loue sans cesse le Sauveur des pécheurs.

Nous continuons toujours à tenir les services du dimanche en plein air. Nous n'avons pas encore commencé la construction d'une chapelle. Je pense cependant qu'il ne peut plus être question d'abandonner Bérée, et qu'en conséquence il faut un lieu de culte convenable. David Mashoupa serait déjà venu s'établir près de la station si Moshesh ne s'y fût opposé. On pense cependant que Mashoupa viendra. De temps en temps il assiste aux services du dimanche avec un



certain nombre de ses gens. Toujours il nous vient quelques personnes de son village.

Notre auditoire se compose de 200 à 300 auditeurs, et le nombre des catéchumènes s'élève aujourd'hui à 60. Le réveil, grâces à Dieu, n'est pas encore arrêté, quoiqu'il ne soit plus si saillant. Je pourrais parler d'un mouvement intéressant qui se manifeste parmi les enfants ; mais attendons de voir les fruits qu'il portera. Deux personnes baptisées dans la colonie, il y a au moins dix-neuf ans, s'étaient laissé entraîner dans le paganisme après être rentrées dans leur pays. Je ne les connaissais pas comme ayant été chrétiennes ; depuis deux mois elles sont réveillées et demandent à rentrer dans l'Eglise. Quoiqu'elles n'eussent plus de rapports avec l'Eglise, elles m'assurent qu'elles n'ont jamais cessé de faire la prière chaque jour. Le Seigneur a répandu quelques bénédictions sur nos faibles travaux ; que toute la gloire lui en soit rendue !

Recevez, Messieurs et très honorés frères, les salutations de votre dévoué frère,

J. MAILLON.